

et à peu près tous les vêtements de femme chez eux sont garnis de bordures brodées. Le fil à broder consiste en morceaux unis de fibres de palmier, semblables à ceux qui servent pour le tissage, mais teints en noir; ces morceaux sont insérés sous les brins de chaîne, à intervalles déterminés, et passent à l'autre face du tissu lorsque le dessin exige leur disparition de la surface pendant plus d'un intervalle. A cet égard, la broderie de cette région diffère de celle des Bushongo qui limitent leur broderie à une face du tissu et ne lui permettent pas d'apparaître à l'envers; mais les bordures brodées des Babunda sont invariablement doubles, étant formées de deux pièces d'étoffe de même grandeur; lorsqu'un fil de la broderie passe au côté du morceau supérieur, il passe également à travers un ou plus des brins de chaîne du morceau qui forme l'autre face, de sorte que les deux sont comme soudés ensemble; les bords sont finalement achevés par une couture. Tissage et broderie sont tous deux l'ouvrage des hommes. Les dessins brodés des Babunda et les dessins damassés obtenus par le tissage de toutes les tribus qui produisent des étoffes ornées de cette façon, sont basés sur le losange, ou sur les lignes diagonales dont est composé le losange. Le dessin losangique dans toutes ses variétés est particulièrement caractéristique de l'art Babunda, et ce fait, rapproché de cet autre, que les Babunda semblent être aborigènes de la région, semblerait indiquer que l'art de tisser des dessins damassés est né chez eux et s'est, de là, répandu dans les autres tribus qui le pratiquent maintenant. On connaît dans cette région une autre méthode pour la décoration des tissus, mais elle est pratiquée seulement par les Bapindji et les Bapende. Il consiste dans l'introduction d'un poil; une aiguille est entilée avec de la fibre de raphia qui est alors passée sous un des brins de chaîne et tirée jusqu'à ce qu'il n'en dépasse qu'environ deux millimètres; la fibre est alors coupée sur l'autre côté de la chaîne, et ainsi, un petit fragment de fibre reste inséré dans l'étoffe, retenu au milieu par le brin de chaîne sous lequel il a été inséré. Le procédé est répété jusqu'à formation d'un dessin régulier consistant généralement en une série de triangles ou de losanges creux circonscrivant des figures ressemblant à des têtes de flèche. Le dessin est habituellement embelli en frottant l'étoffe avec du tukula qui s'attache en plus grandes quantités sur la portion de l'étoffe garnie de poils, et la fait contraster avec le fond plus pâle. Il est intéressant de trouver ce genre d'ornementation chez les tribus Bapende, car les Bushongo disent que leur célèbre souverain Shamba apprit l'art de la broderie en voyageant chez les Bapende, et qu'il l'introduisit ainsi chez ses sujets. Le tissage est fait par les hommes. Les Badjokwe filent le coton et disent qu'ils le tissent dans leur résidence du sud.

POTERIE

Chez les Bambala, la poterie est faite par les femmes, et cet art leur a été enseigné par les Bahuana. On ne se sert pas du tour; le pot est construit sur une base, quelque vieux vaisseau servant de support tout autour duquel il est tourné. Le pot ordinaire, *dzungu*, est de différentes grandeurs, avec des diamètres variant de 13 à 41 centi-

mètres (Planche XXVIII, fig. 3). Le bord est rendu brillant et au dessous est une bande décorative incisée de lignes horizontales parallèles ; on n'y applique pas de décoration peinte, ni avant ni après la cuisson. On se sert dealebasses à la place de pots. Les pots et les pipes sont les seuls objets faits en argile ; les premiers sont brisés sur les tombes.

Chez les Bayaka, la poterie est faite par les femmes, et, comme l'argile est rare, la matière dont on se sert est surtout constituée par de vieux tessons pulvérisés.

Lorsqu'un homme meurt, tous ses pots sont brisés et déposés sur sa tombe.

On se sert dealebasses en guise de pots.

La poterie des Bapende est aussi faite par les femmes qui construisent leurs vaisseaux sur un fragment dealebasse. La forme usuelle des pots est circulaire avec une base ronde et un bord éversé, mais on trouve aussi des bols en forme de saucière. Les pots sont habituellement munis de couvercles convexo-concaves, également en poterie. Au centre du couvercle est une petite éminence conique qui sert de poignée, ou un groupe de trois trous dans lesquels on peut introduire les doigts pour soulever le couvercle.

Chez les Bahuana qui sont les meilleurs potiers de la région, la poterie est faite exclusivement par les femmes ; on se sert d'argile prise sur place, et le pot est construit sur une base, un vaisseau brisé servant de support. Lorsqu'elle est cuite, la poterie est dure et de couleur rouge ; on applique généralement dessus un vernis végétal ; la forme de vaisseau la plus commune est en forme de bol (pl. XXVIII,



FIG. 290. — Homme Mombala (Nord)

fig. 3), mais on trouve aussi des soucoupes plates, des bouteilles à col étroit et à corps sphérique.

Il n'existe pas de forme spéciale de poterie pour les usages funéraires, mais les pots appartenant au mort sont brisés et placés sur sa tombe. On se sert dealebasses en guise de pots.

MÉTALLURGIE

Primitivement, le seul métal fondu et travaillé fut le fer, quoique la plupart des tribus actuellement sachent obtenir le cuivre et le laiton. La question de la métallurgie de cette région est intéressante en ce qu'elle montre la fonte et le travail du fer inconnus dans certaines tribus jusqu'à une période relativement tardive. Les preuves que fournit la tradition sur ce point sont sûres parce qu'il est peu conforme à la nature des choses qu'un peuple confesse avoir emprunté un art à ses voisins, s'il n'en a pas réellement été ainsi. La fierté naturelle peut les induire à dissimuler ce dont ils sont redevables

aux autres, mais il n'y aurait aucun motif pour qu'ils assument une ignorance qui n'aurait pas existé en fait. Il est donc probable que tout en connaissant et utilisant le fer ces peuples dépendaient de leurs voisins pour son extraction. On serait tenté de douter d'un fait pareil, mais il ne faut pas oublier que les Bushongo, un peuple d'une haute culture, ne pratiquent cependant pas à ce jour l'art de la poterie.

Ainsi, les Bambala disent avoir appris de leurs voisins l'art de travailler les métaux, les Bambala du Nord, des Bahuana; les Bambala du Sud, des Basongo. Cela semblerait prouver qu'ils ne connaissaient pas cet art au moment de leur immigration. De plus, les Bayaka disent qu'ils ont acquis des Bambala la connaissance de ces procédés, et leur affirmation semble confirmer l'aveu des Bambala. Il semblerait que la connaissance du fer se soit répandue à l'ouest vers le Kwango, partant d'un point situé à l'ouest de cette rivière. A présent, nous avons les Basongo et les Bahuana, donnés comme initiateurs de la métallurgie; si nous avançons plus à l'ouest, nous trouvons que la connaissance du travail du métal ne peut pas être arrivée de cette direction, vu que les Babunda disent l'avoir apprise des Basongo. De plus, si nous examinons les affirmations des Bahuana eux-mêmes, nous trouvons que les Bahuana du nord admettent que la métallurgie leur a été apprise par les Bahuana du sud, ou Bahoni. Il semblerait donc que les Bahuana n'apportèrent pas cet art avec eux lorsqu'ils pénétrèrent dans le pays; et il s'en suit que les Basongo doivent être regardés comme les premiers travailleurs du métal dans la région. Maintenant encore, la fonderie n'est pas pratiquée par toutes les tribus, car les Bayaka, les Bahuana du nord et les Bakwese, au-moins, se procurent le métal chez leurs voisins.

L'affirmation actuelle des Babunda concernant la métallurgie est qu'elle leur a été enseignée par un certain peuple vivant sur la rive gauche du Kwilu et auquel ils donnent le nom d'Awana; mais, d'après la description qu'ils en donnent, il semble certain que c'étaient les Basongo. Chez les Bambala septentrionaux, le seul métal qui ne soit pas importé est le fer, dont on trouve des mines en grande abondance dans toute la contrée. Ainsi qu'il a été dit il y a un instant, ils ont appris la forge et la fonderie des Bahuana. Le métal, une fois fondu, ne subit d'autre traitement que le martelage, sauf en ce qui concerne les briquets dont on se sert avec les silex pour obtenir du feu. Ils sont enveloppés dans certaines herbes sur la nature desquelles on garde soigneusement le secret, chauffés à une forte température et ensuite versés dans l'eau froide. Les instruments d'un forgeron consistent d'abord en un marteau de fer; cet instrument est tout d'une pièce et en forme de T; le



FIG. 291. — Homme Mombala (Nord)

dessus est plat, de sorte que lorsque le manche a été fiché en terre, l'on peut s'en servir au besoin comme d'enclume. Il est pratiquement impossible de se procurer un de ces marteaux d'un forgeron, car l'on croit qu'un forgeron qui s'est départi d'un de ses outils mourra infailliblement. Les doubles soufflets, semblables à ceux qu'emploient les tribus Baluba, sont en usage pour fondre et forger. Un forgeron enseigne son art au fils de sa sœur, qui hérite de ses outils. Il serait oiseux de parler de la position sociale du forgeron dans une population où les distinctions sociales sont à peu près inconnues.

Chez les Bambala du sud, le travail et la fonte du fer ont été, au dire des indigènes, appris des Basongo. La bâtisse dans laquelle est pratiquée la fonte est construite en feuilles de palmier, sur un plan rectangulaire, avec un toit conique ovalaire; à une extrémité se trouve une petite porte d'environ un mètre de hauteur sur cinquante centimètres de large. Un fétiche pend au centre du toit. Le minerai de fer est commun dans le pays. Le fourneau est en argile, rectangulaire et dépourvu de toit; à chaque angle est une paire de soufflets semblables à ceux dont se servent les Bambala du Nord. Le long d'un côté est creusé un réservoir pour le métal qui coule à travers une ouverture pratiquée dans une des parois. Le minerai est réduit en poudre et placé dans le fourneau et l'on met du charbon de bois sur le dessus. Les scories sont broyées et mélangées à l'argile dont on fait les pots. Le métal ne se travaille que par la forge, car on ne sait le mouler. Il existe un fourneau dans tous les villages et le chef du village est maître de forge. En dépit du fait que la métallurgie est d'introduction relativement tardive, il n'existe point de légende faisant allusion à l'époque où le métal était inconnu, sauf le seul récit donné ci-dessus. On n'a pas observé dans ce pays d'outils en pierre, et il en est de même des régions habitées par les autres tribus.

En ce qui concerne les Bayaka, ainsi qu'il a été établi plus haut, d'après ce qu'ils rapportent eux-mêmes, ils ont appris la métallurgie avec les Bambala. Ils ignorent toutefois l'art de fondre. Pour travailler le fer, ils se servent du double soufflet; chaque chambre à air, avec le tube qui en part, est faite d'un bloc de bois séparé, et l'expulsion de l'air est obtenue par la manipulation d'une membrane de peau. Les extrémités des tubes reposent dans un ajutage en argile ordinaire par lequel le vent est envoyé dans le feu de charbon de bois. Les forgerons ne semblent pas former une classe particulière, mais leur métier se transmet héréditairement. Le travail n'est pas considéré comme dégradant et l'habileté manuelle est respectée. On ne trouve pas d'instruments en pierre et les Bayaka ne paraissent pas en avoir jamais entendu parler.

Les Bapende connaissent la manière de fondre le fer, mais actuellement ils importent une partie du métal dont ils se servent. Les forgerons se servent de doubles soufflets tels qu'ils ont été décrits ci-dessus, et la forge est bâtie au centre du village, sous forme d'un abri sans murs. En outre du travail du métal, ils savent le mouler et produisent par ce moyen des copies en métal des masques Buya de bois ou d'ivoire qu'ils portent comme ornements de cou.

La manière de procéder est fort simple : on choisit un masque Buya bien sculpté et on le presse sur un morceau d'argile de façon à en prendre une empreinte. On

laisse ensuite durcir l'argile et on y verse le métal. Finalement le moulage brut est achevé par raclage. On ne se sert pour cela que des métaux ductiles comme le cuivre et le zinc, et l'un et l'autre, ainsi que le laiton, sont importés. Tous les forgerons sont très considérés. Les Bakwese savent travailler grossièrement le fer, mais ignorent l'art de fondre. Les Badjokwe sont bien meilleurs métallurgistes : ils peuvent même, au besoin, réparer les chiens de leurs fusils et tout l'étain de rebut leur sert à fabriquer des fourreaux à couteaux ou des cartouchières ornés de dessins repoussés travaillés avec soin. Les Bayanzi également fondent et travaillent le fer avec une grande facilité ; les Banguli, en particulier, sont de très habiles forgerons, et toutes leurs armes, tous leurs outils, sont admirablement faits. Chez les Bahuana, le fer est le seul métal indigène employé, quoique l'on travaille en grande quantité le cuivre et le laiton importés. Ainsi qu'il a été dit plus haut, les Bahuana du sud ou Bahoni connaissent seuls la fonte du fer, et ceux du nord se fournissent de ce métal chez eux. Tous les forgerons sont en grande estime.

ARMES

Dans toute la région dont il est question dans ce travail, l'arme principale est l'arc, mais les modèles d'arcs varient d'une manière assez intéressante d'une tribu à l'autre. Dans tous les cas, il est taillé dans du bois solide, et s'effile vers les deux extrémités. La corde est en jonc, et des chevilles de bois, ou bien de fibre de palmier entortillées, fixées à chaque extrémité l'empêchent de glisser de l'arc. Il existe deux types d'arcs principaux : l'un est large et plat, le dos est légèrement convexe, la panse est formée de deux arcs très grands se rencontrant au centre pour former une rainure très étroite et peu profonde. Ce type est caractéristique des Bambala méridionaux, des Babunda, et des Bakwese. L'autre forme est plus étroite et plus épaisse, le dos présente une convexité plus prononcée, et la plus grande partie de la panse est occupée par une cannelure large et plate, limitée de chaque côté par deux arêtes abruptes arrondies aux bords. Ce type se trouve chez les Bambala du nord et les Bahuana. Les arcs des Bapende sont tout unis. L'arc du type Bambala-Babunda est muni aux extrémités des bandes de fibres mentionnées ci-dessus, les autres ont des chevilles de bois.

Les flèches sont de différentes sortes, et aucun type particulier ne paraît caractéristique d'une tribu. Toutes sont formées d'un fût en nervure de palme présentant une entaille à l'extrémité, et muni de trois plumes fixées au moyen de résine et d'une ligature de fibres. Elles sont quelquefois assujetties en diagonale de façon à donner une épine à la flèche. Les flèches destinées à la chasse au petit gibier sont habituellement munies de pointes en bois, unies ou barbelées ; quelquefois quatre pointes semblables sont fixées à une seule flèche, formant une arme d'aspect plutôt rébarbatif dont on se sert pour la chasse aux rats. Pour la chasse au grand gibier et pour la guerre, on se sert de pointes de fer ayant la plus grande variété de formes, mais présentant toutes ce caractère commun d'être percées et fixées au fût par l'intermédiaire d'une douille unie à ce dernier avec de la résine et un amarrage de fibre. Certaines des pointes de flèche sont barbelées, d'autres triangulaires, d'autres en forme de T, ces dernières présentant un large bord coupant. Certaines des flèches des Bakwese ressemblent à celles des Bakongo, en ce qu'elles sont munies d'un fer

triangulaire dont la base constitue le bord coupant ; mais, quoique grandes, elles n'atteignent jamais les dimensions de celles vues chez les Bakongo.

Les lances sont rares, mais on en rencontre quelquefois chez les Babunda et les Wangongo. Les fers sont le plus souvent en forme de losange, et sont fixés à la hampe au moyen d'une douille. On trouve des couteaux de formes variées : les plus intéressants sont ceux des Babunda qui atteignent les dimensions d'une épée. Les fers sont biseautés et à deux tranchants. Les tranchants courent parallèlement depuis la garde jusqu'à une petite distance de la pointe ; là, le fer s'élargit assez brusquement dans le sens latéral, et, ensuite, se rétrécit presque aussi brusquement pour se réduire à un point, donnant à l'arme une extrémité en forme de losange. La section du fer varie depuis un losange très aplati jusqu'à une courbe ; une variété intéressante de ce dernier type est constituée par une

sorte de courbe contrariée qui est unique en Afrique. Le manche est de bois avec de courtes saillies au bout, et la poignée est souvent ornée de laiton ou de cuivre. Ces épées se portent dans des fourreaux en bois recouverts de cuir muni de fourrure. De grands couteaux-poignards, plus petits cependant que ceux des Babunda, sont portés par les Badjokwe ; les lames sont à deux tranchants, et se terminent par une pointe arrondie près de laquelle sont deux saillies latérales res-



FIG. 292. — Bambala du Nord

semblant quelque peu à celles que l'on voit aux armes des Babunda. Elles sont toutefois mieux fabriquées, et les fourreaux sont particulièrement élégants, étant de bois reconvert de peau dont les poils ont été enlevés, et garni de coutures décoratives en fibre de roseau.

On trouve des couperets particuliers présentant un tranchant et un large dos chez les Babunda et les Bapende ; on en comprendra mieux la forme par l'illustration ci-jointe. La plupart sont munis de manches en bois, mais certains des petits spécimens ont des manches en métal plein. On trouve des haches chez les Babunda et les Bapende, mais elles ne servent pas à la guerre. Le type Bapende est muni d'une lame en fer, très simple, consistant en un barreau dont une extrémité a été forgée en forme de lame triangulaire. Il est fixé à un manche muni à une extrémité d'une protubérance saillant latéralement. Le type Babunda a un meilleur fer, de forme semi-circulaire, avec des cornes saillant en arrière, parallèlement au manche. La protubérance à l'extrémité du manche à laquelle le fer est fixé, est souvent sculptée à l'imitation de la coiffure Babunda. Propres aux Babunda sont de grandes massues en forme d'épée, en bois dur, que l'on porte toutefois plutôt pour la montre que comme armes d'attaque ou de défense.

NUMÉRATION, ETC.

Les mots suivants sont en usage dans les différentes tribus pour la numération, autant que nous en pouvons connaître.

BABUNDA	BAMBALA	BAYAKA	BAPENDE	BAHUANA
1 = Mosh.	Mosh.	Mo, Moshi.	Ngosh.	Momo.
2 = Yole.	Mbali.	Vil, Bole.	Yali	Bili.
3 = Itatu.	Satu.	Tat, Matatu.	Itatu.	Matutu.
4 = Inna.	Gwana.	Ia, Waia.	Iwana.	Wana.
5 = Iten.	Lanu.	Tan, Mitano.	Itanu.	Watan.
6 = Isambanu.	Sambanu.	Siamon, Masambanu.	Isambanu.	Binin.
7 = Tsambola.	Samboeli.	Nitseme, Samboadi.	Sambali.	N'tsema.
8 = Innan.	Kinana.	Nan, Kinan.	Nage.	Nan.
9 = Iwwa.	Libwoa.	Voa, Kivoa.	Duwoa.	Uwa.
10 = Ikum.	Kumi.	Kum.	Kumi.	Kum.
11 = Ikumimoshi.	Kuminamoshi	Kuminundo.	Kumidigosh.	Kumomo
12 = Ikumiyole.	Kuminambati	Kumivil	Kumiyali.	Kumbili
13 = Ikumitatu.	Kuminasatu.	Kumitat	Kumitatu.	Kumatutu
20 = Makumole.	Mukumali.	Makumimole.	Makumiyali.	Makmole.
30 = Makumatatu	Makumitatu.	Makumatatu.	Makumitatu.	Makumitatu.
40 = Makuminna.	Makomigwana	Makumia	Makumiwana	Makomiwana
100 = Nkam.	Kama.	Kama.	Kama	Kam.
1000 = Nkamnkam.	Funda.	Funa.	Kulagashi.	M'pfun.
10000 =		Tsuku		

Chez les Bambala, les nombres originaux ne sont pas en usage, et l'on compte sur les doigts. Ils parlent librement de grandes quantités, comme mille ou dix mille *Djimbu*, mais il s'agit d'une quantité beaucoup plus petite, comme quinze perles, par exemple, ils demandent à les voir, de façon à se rendre compte du volume que cela fait réellement. Ils sont incapables d'additionner, et la soustraction ne peut être réalisée qu'à l'aide des doigts, même par des individus d'intelligence supérieure à la moyenne. Par exemple, un homme fut mis à l'épreuve de la manière suivante : il avait apporté six volailles pour les vendre ; trois lui furent enlevées sans qu'on les lui laissât compter, et on lui demanda combien on lui en devait, étant donné le nombre de celles qui restaient : il fut incapable de le dire. On se sert de bâtons de la manière suivante : — par exemple, si pour calculer le temps quelqu'un veut fixer un rendez-vous à un autre dans un nombre de jours déterminé, il commence ainsi : « Demain (*Lakela*) tu ne viendras pas », et il pose un bâton par terre. « Le jour après demain, (*Luna*) tu ne viendras pas non plus » et il en pose un second. « Maintenant, pour un jour où tu ne viendras pas », et il pose encore un bâton. « Pour un jour encore où tu ne viendras pas », et ainsi de suite, plaçant autant de bâtons qu'il faut pour atteindre le total. Lorsqu'il a fini, l'autre compte les bâtons, fait l'addition et dit : « Pendant tant de jours, je dormirai, puis je viendrai te voir ». Ils comptent couramment par cinq.

L'écriture proprement dite évidemment n'est pas en usage, mais on peut envoyer des messages sur lesquels ont été incisées certaines marques ; ce procédé toutefois permet, semble-t-il, une très grande latitude pour l'interprétation ; par exemple, quatre incisions peuvent signifier : « Viens me voir dans quatre jours », ou « J'irai te voir dans quatre jours », ou « Envoie-moi quatre hommes », etc.

La mémoire des Bambala est bonne, du moins en ce qui concerne les torts qui ont été faits à leurs ancêtres ou qu'on leur a fait ; à leurs *milonga*, souvent des crimes commis trois générations auparavant sont mentionnés et les assistants se les rappellent. La mémoire des Bayaka est faible, et ils sont mauvais calculateurs. Les petites sommes sont comptées sur les doigts, et les quantités plus grandes au moyen de petits bâtons, comme chez les Bambala. Les Bahuana ne diffèrent pas beaucoup des Bayaka et des Bambala à ce point de vue, et la conversation suivante, tenue avec un jeune Mohuana, peut être considérée comme typique, soit de l'une, soit des deux tribus : « Combien d'œufs avez-vous là ? — Un de moins que dix. — Combien cela fait-il ? » Le garçon étend les doigts, en plie un et compte : « Un, deux, trois... » Jusqu'à neuf. « Bien. Je vous les prendrai tous sauf un ; combien devrai-je vous



FIG. 293. — Bayaka

payer pour cela ? — Laissez-moi les compter. » Ou bien, encore : « Combien font deux et deux ? — Deux quoi et deux quoi ? — Deux œufs et deux œufs. » Le garçon, fait l'opération sur ses doigts. De même en ce qui concerne le temps, ce qui est pour les indigènes absolument sans intérêt. « Quel âge avez-vous ? — Comment pourrais-je savoir cela ? — Vous vous rappelez la naissance de votre petit frère : quel âge a-t-il ? — Je n'en sais rien. — Combien y a-t-il de mois dans une

année ? — Je n'ai jamais compté. » — Combien y a-t-il de jours dans une semaine ? » Le garçon compte sur ses doigts : *Buvuka, mokili, okojo, pike* ; quatre ! » Les questions de nombre et de temps interviennent en fait très peu dans la vie quotidienne des indigènes.

Chez les Babunda, l'année se divise en deux saisons, la saison pluvieuse, *Vula*, et la saison sèche, *Kishu*. La première est divisée en six « mois », la seconde, en « cinq ou six » (d'après l'affirmation des indigènes). Ces « mois » s'appellent premier de *Vula*, deuxième de *Vula*, et ainsi de suite. Il y a des noms pour certains points cardinaux ; par exemple, l'est est appelé : « Là d'où vient le soleil » et l'ouest : « Là où le soleil va se coucher. » Les Babunda disent que le soleil retourne de l'ouest à l'est derrière le ciel, pendant la nuit. L'année des Bambala est également formée de deux saisons, la sèche, *Kisua*, et l'humide, *Vula*. L'ensemble des deux est divisé en treize mois lunaires, contenant chacun sept semaines de quatre jours. Les jours s'appellent *Bujuka, Moshila, Gundu* et *Pika*, le dernier étant le jour du marché. Ils n'ont pas de noms pour les points cardinaux, les étoiles ou les constellations, et ne donnent non plus aucune explication pour les mouvements des corps célestes, éclipses, tremblements de

terre, etc. L'arc-en-ciel est appelé *Kongol-Meme*, « serpent d'eau ». Les Bayaka divisent également l'année en deux saisons, la sèche, *Kishua*, et la pluvieuse, *Vula* ; et leur année, comme celle des Bambala, est subdivisée en mois lunaires appelés *Gondo*, chacun composé de sept semaines de quatre jours. Ces jours portent les noms suivants : *Bujuka*, *Moshila*, *Tekgun*, *Pungú*, le dernier jour étant le jour du marché. On apprécie l'heure par la position du soleil. On n'a pu obtenir des Bapende aucune information touchant l'astronomie, et vraiment, il semble n'avoir aucune idée à ce sujet. Ils appellent les éclairs *Kuba* et *Dzazi*. Chez les Bahuana encore, l'année est divisée en deux saisons, saison sèche et saison pluvieuse ; elles sont divisées en mois lunaires, et ces derniers subdivisés en semaines de quatre jours. Les dates sont déterminées d'avance *par nuits*, c'est-à-dire qu'un homme dira : « Je dormirai trois nuits avant d'aller vous voir ».

L'*éclair* est un animal semblable à un chat qui vit dans les nuages ; quand il a faim, il saute sur la terre et mange un arbre, ou quelquefois, un homme. Des individus tués par la foudre sont enterrés d'une façon spéciale. Ils disent que les arc-en-ciel sont de grands serpents vivant dans l'eau ; lorsqu'ils ont mangé du poisson, ils sortent parfois pour changer, et c'est alors qu'on peut les voir. Les Bayaka mesurent les longueurs par l'envergure des bras étendus, et c'est leur principale unité de mesure. Chez les Bahuana on calcule les longueurs comme suit : par la « main », qui est constituée par la longueur entre l'extrémité du médus étendu et le point extrême de la paume qui puisse être atteint par le même doigt fléchi ; par la « coudée » qui va de l'extrémité du médus au coude ; et par l'envergure des bras étendus.



FIG. 294. — Femme Moyaka

FOLKLORE

En conclusion, nous pouvons ajouter une légende Bayaka. L'histoire est racontée par un seul individu, l'auditoire jouant le rôle de chœur. Comme explication, il faut dire que le mot *kongo* signifie « classe », *ayeye* est une simple exclamation, et en disant *bekelek*, *bekelek*, *bugumum*, on est supposé imiter le bruit du bois qui tombe.

Un jour, il y a longtemps, un singe, dans ses excursions parmi les branches des arbres, s'aventura plus loin de sa résidence que d'habitude. A la fin, il arriva à un endroit de la forêt où il n'avait jamais été auparavant ; et que vit-il là ?

Chœur : *Kong, Kongo, Kongo ayeye (bis)*. *Mama, mama becula (bis)* (dit à

voix très basse et très vite) *Bekelek bekelek bugumun, bekelek bekelek bugumun, qekelek bekelek bugumun.*

Il courut à la maison et dit aux autres singes : « Oh ! mes frères, j'ai vu quelque chose d'horrible ! Je suis allé dans une partie de la forêt où j'ai vu des arbres tombant les uns après les autres, et quoique j'aie regardé dans toutes les directions, je n'ai pu découvrir ce qui les faisait tomber ainsi. — Etaient-ce de petits arbres ? demandèrent les autres singes. — « Non, reprit le premier, c'en était de grands, les plus grands de la forêt. » Les singes furent extrêmement surpris. « Etes-vous sûr que vous n'avez vu personne les couper ? — Certainement, il n'y avait là personne, et les arbres tombaient, tombaient, tombaient. »

Chœur. .

Les singes, n'arrivant pas à comprendre comment cela était possible, allèrent voir le chacal qui avait la réputation d'être très rusé. « J'irai voir » dit le chacal. Il y alla donc, et vit les arbres tomber, tomber, tomber, mais il ne put découvrir la cause qui les faisait tomber ainsi. Il revint donc vers les singes et leur dit ; « Je n'ai pu découvrir personne qui en pût être la cause, mais j'ai vu les arbres tomber, tomber, tomber. »

Chœur...

Alors le chacal dit : « Allons voir le léopard : il sera peut-être capable de découvrir l'explication ». Ils y allèrent donc, et racontèrent leur histoire à cet astucieux animal. « J'irai voir », dit le léopard. Il y alla donc, et là aussi il vit les arbres tomber, tomber, tomber, mais ne put découvrir qui les faisait tomber ainsi. Il revint donc vers les singes et le chacal et dit : « Je n'ai pu découvrir personne qui en pût être la cause, mais j'ai vu les arbres tomber, tomber, tomber. »

Chœur...

Alors le léopard dit : « Allons voir le lion » ce puissant animal est certainement capable de nous renseigner. Ils y allèrent tous et racontèrent leur histoire au puissant lion. « J'irai voir », dit le lion. Il y alla donc et vit les arbres tomber, tomber, tomber, mais ne put découvrir la cause qui les faisait tomber ainsi. Il revint donc vers les autres animaux et dit : « Je n'ai pu découvrir personne qui en pût être la cause, mais j'ai vu les arbres tomber, tomber, tomber. »

Chœur...

Alors le lion dit : « Allons voir le sage éléphant : il est le plus sage de tous les animaux, et certainement il découvrira ce qui fait tomber les arbres. » Ils allèrent donc voir l'éléphant et lui racontèrent leur histoire. « J'irai voir », dit l'éléphant. Mais il n'eut pas plus de succès que les précédents, et lorsqu'il revint il dit : « J'ai regardé à droite, j'ai regardé à gauche, j'ai regardé derrière moi, et devant moi, mais je n'ai pu découvrir personne qui pût être la cause de ce que les arbres tombaient, tombaient, tombaient. »

Chœur...

Tous les animaux furent très malheureux. « Qu'est-ce que nous allons faire, dirent-ils, si toute la forêt est détruite ? » Alors, ils parlèrent au chat qui arrivait juste à ce moment-là : « Laissez-moi aller voir ce qui arrive, peut-être serai-je capable de dire ce qu'il y a. » Tous les animaux se moquèrent du chat. « Quoi !

dirent-ils, le rusé chacal, l'astucieux léopard, le puissant lion, le sage éléphant ont tous échoué; croyez-vous, que vous, un chat, vous réussirez mieux? — Laissez-moi simplement y aller, dit le chat, cela ne peut toujours pas faire de mal! » Il y alla donc et revint bien vite avec un rat dans sa gueule. Ainsi, le chat fut le sauveur de la forêt, car les arbres ne tombèrent plus.

Chœur...

CONCLUSION

Il sera peut-être de quelque intérêt dans ce volume, le dernier de ceux qui contiennent les résultats obtenus par notre expédition, de résumer brièvement les conclusions qui peuvent être tirées des renseignements recueillis concernant l'histoire générale et l'ethnographie des régions visitées.

Les tribus dont nous pouvons suivre le plus loin l'histoire sont les Bushongo, dont la première vague d'immigration, provenant du bassin du Shari, traversa le Kasai peut-être dès le sixième siècle, et qui sont représentés aujourd'hui par les Bashilele sur la rive gauche de cette rivière. Presque tout de suite après survint la seconde vague, les Bakongo, actuellement



FIG. 295. — Bahuana

établis à l'ouest des Bashilele. Après un intervalle légèrement plus long, la vague principale, les Bushongo proprement dits, arriva sur le Sankuru, à l'est des premiers immigrants, et occupa le pays au sud de cette rivière, entre le Kasai supérieur et aux environs de 22°30 de latitude E. Dans l'est de cette région, ils entrèrent en contact avec les tribus primitives appelées Basongo Meno, nom donné au groupe de tribus nullement homogène qui habitent aujourd'hui le pays situé au nord du Kasai et du Sankuru, entre l'embouchure du Lubefu, au passage Swinburne, et dont une forte proportion fut incorporée à la portion orientale du royaume Bushongo. Pendant des siècles les Bushongo vécurent en paix, consolidant leur pouvoir, et faisant des progrès dans les arts et l'industrie, jusqu'à ce que, avant qu'ils aient atteint leur époque de civilisation maximum, un autre empire commença à s'élever dans le sud, l'empire Lunda. Nous ne savons pas avec certitude si l'empire Lunda est né du contact de la culture Baluba (ainsi qu'on le suppose

communément) avec celle des aborigènes Bungo du district Lunda, ou si nous devons substituer l'influence des Bushongo à celle des Baluba.

Ce qui est certain, c'est que la naissance de cet empire Lunda eut des conséquences très importants pour la région intermédiaire entre le pays habité par les Bakongo et la rivière Kwango. Entre le Loange et le Kwilu étaient les Babunda, c'est-à-dire une des tribus rencontrées par l'expédition, pour laquelle aucun argument reposant sur des légendes, ou dérivé de quelque autre source, ne peut être trouvé qui implique l'immigration. Ils semblent occuper la même position ethnographique que les aborigènes Bungo de la région Lunda, et peuvent avoir été en relation avec eux. Certainement, aux environs de cette période, ils influencèrent beaucoup le développement des arts et industries Bushongo, quoique les Bushongo les aient rapidement surpassés pour l'excellence technique et artistique de leurs produits. Du Kwilu au Kwango, le pays fut occupé d'une façon clairsemée par les Basamba, les Basongo, et les Wangongo, aborigènes comme les Babunda, quoique la portion septentrionale du bassin du Kwilu eût été récemment occupée par les Bayanzi descendant du nord.

Les troubles qui accompagnèrent les premières périodes de l'état de Lunda envoyèrent, vague par vague, les mécontents vers l'ouest, avec ce résultat, que les Bambala d'abord, puis les Bapende, furent forcés dans leurs positions au nord et à l'est, ainsi qu'il a été raconté dans les premiers chapitres de ce livre. Il est possible que les Bayaka aient été aussi influencés par le même mouvement et que leur mouvement vers l'est dans le bassin du Kwilu est résulté des mêmes troubles. Mais le théâtre de l'action doit être transporté maintenant à la région nord-ouest des Bushongo. Là, un peuple forestier typique, les Bankutu, qui habite maintenant les rives de Lukenye entre 22°30 de longitude E. et 23 E. commença à presser les tribus Basongo-Meno; il en résulta qu'une section des dernières, les Bashoba, passa le Sankuru; ils furent acceptés comme membres de l'empire Bushongo. Peut-être les Bankutu eux-mêmes furent-ils à leur tour soumis à la pression des Batetela et ceci nous conduit encore plus loin vers l'est. Les diverses tribus Batetela habitant maintenant une surface étendue, allant du 5° au 3°30 de latitude sud et du Lomani à une ligne tirée entre le 20° de longitude E. au nord et le 23°30 de longitude est au sud, semblent s'être étendues graduellement vers le nord, l'ouest et le sud par rapport à un point situé sur la rivière Lomani et au delà vers le quatrième de latitude sud. Il y a un grand nombre d'indices montrant qu'ils sont plutôt de la branche orientale de la famille Bantu, et leur culture a été beaucoup modifiée, au nord, par le contact des Bankutu, au sud, par le contact des Basonge qu'ils ont refoulés dans cette région. Les Basonge habitent maintenant une étendue du pays qui a grossièrement la forme d'un triangle rectangle dont la base serait entre le Sankuru et le Lomani vers le 6°30 de latitude sud et le sommet vers le 5°. Il semble qu'il y ait des raisons de supposer qu'ils sont venus du sud-ouest, mais la période de leur immigration est tout à fait incertaine. Si, en vérité, l'empire Lunda doit sa fondation à l'influence Baluba, leur immigration peut être due aux mêmes causes qui mirent les Baluba en contact avec les Bungo. S'il en est autrement, cette immigration peut être attribuée

aux mouvements des Baluba qui consistèrent en une invasion du territoire Bushongo environ un siècle après l'invasion Bankutu ci-dessus mentionnée, invasion qui, comme l'attaque des Bankutu, fut vigoureusement repoussée déjà. Le mouvement suivant semble s'être produit dans l'ouest là où le peuple Bahuana passa le Congo et se porta dans le bassin du Kwilu et, peu après, les Bakwese, venant du sud, se frayèrent un passage mettant le trouble parmi les tribus de cette région. L'histoire subséquente de cette région comprend une nouvelle extension des Bayaka vers le nord et l'entrée en scène des Badjok qui avaient été longtemps auparavant cause féconde de trouble dans l'état de Lunda déjà décadent et avaient été en partie responsables du mouvement général vers le nord dans la région du Kwilu.

Sur l'ethnographie des diverses tribus mentionnées, des renseignements aussi complets que possible ont été donnés dans le précédent volume sur les Bushongo.

En dernier lieu, le théâtre de l'action se déplace de nouveau vers le nord-est, où les Akela émigrant d'au delà du Congo, après la première arrivée des Européens en ces lieux, refoulèrent les Bankutu vers le sud et les forcèrent à s'étendre aux dépens des Basongo Meno.

NOTE

Pendant quatre années la Belgique, envahie contrairement à tout droit et à la justice la plus élémentaire, a été séparée du reste du monde. Les auteurs de leur côté se sont vus empêchés d'accomplir leur travail scientifique. Dix années se sont écoulées depuis le jour où le manuscrit de ce travail a été rédigé. L'impression en était presque achevée lorsqu'a éclaté la calamité dont la Belgique et avec elle le monde entier souffre encore. Si des illustrations ont dû être omises par suite de la disparition de certains clichés au cours de l'occupation étrangère, si, par suite de découvertes nouvelles, des observations faites de bonne foi et par les méthodes les plus rationnelles que permettaient le temps et les lieux, se trouvaient infirmées, les auteurs font appel à l'indulgence et à la saine compréhension de leurs lecteurs.

E. TORDAY.

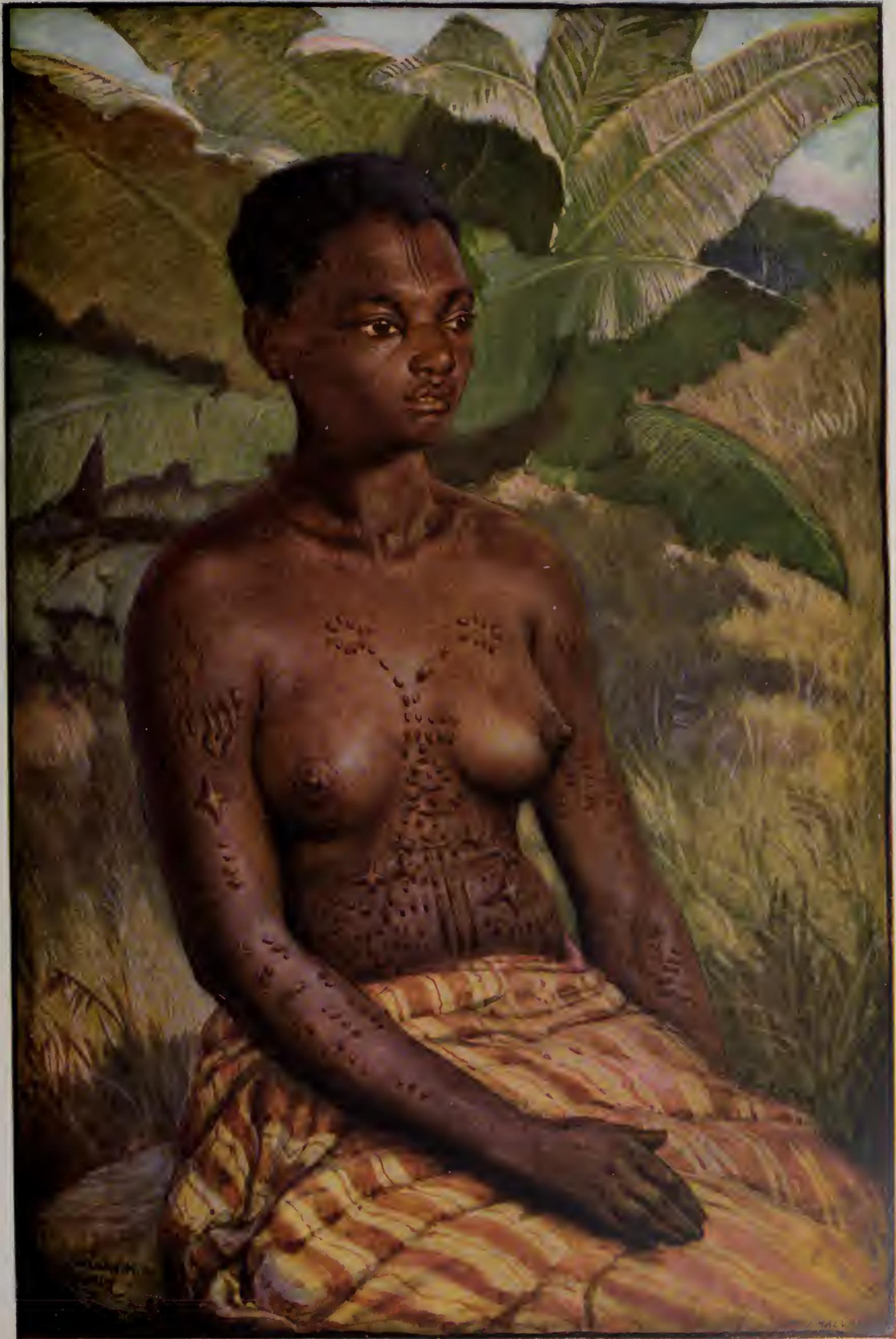
T. A. JOYCE.



Établ. Jean Malvaux sc.

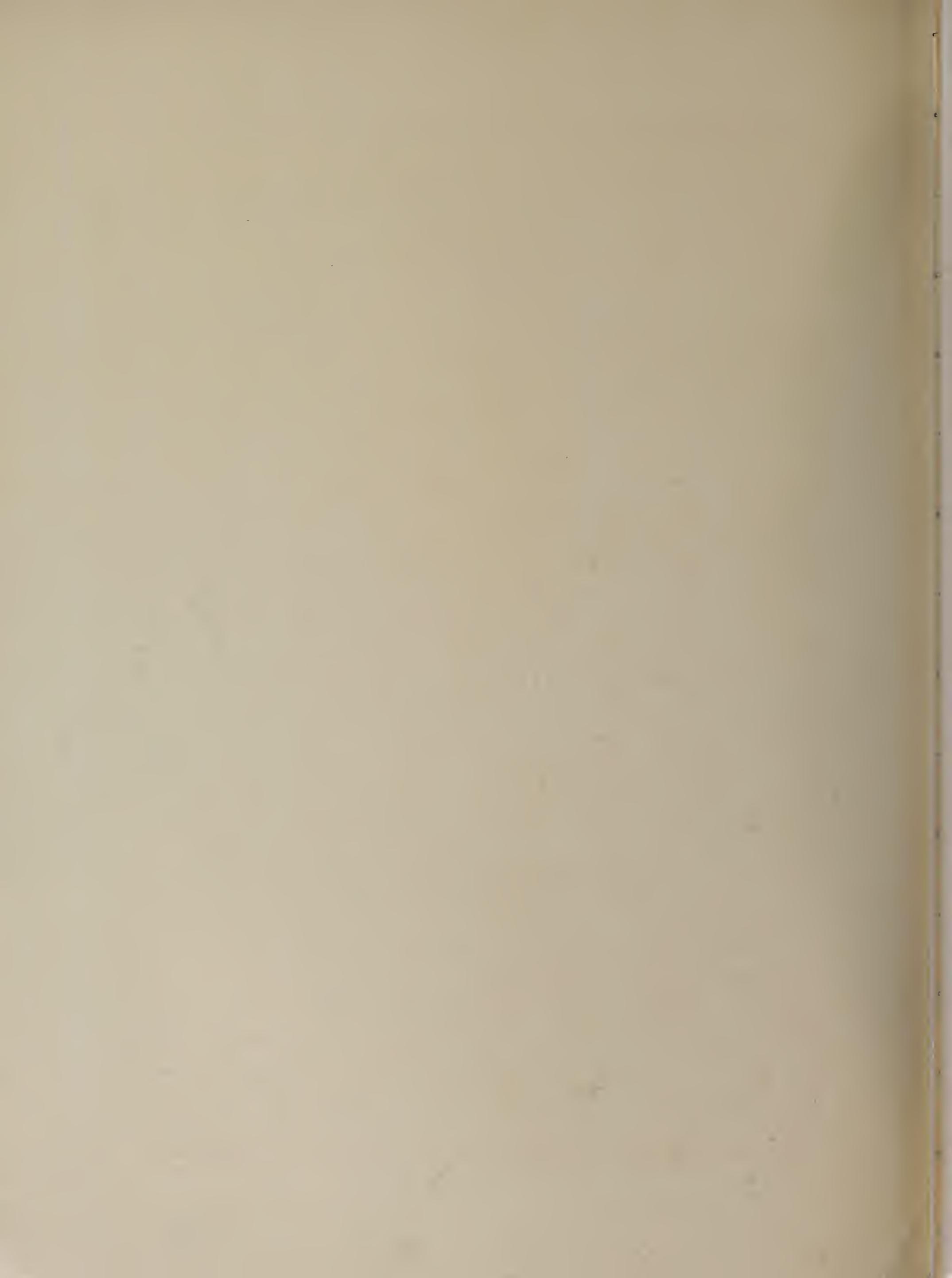
KAZENDE
CHEF BASONGE

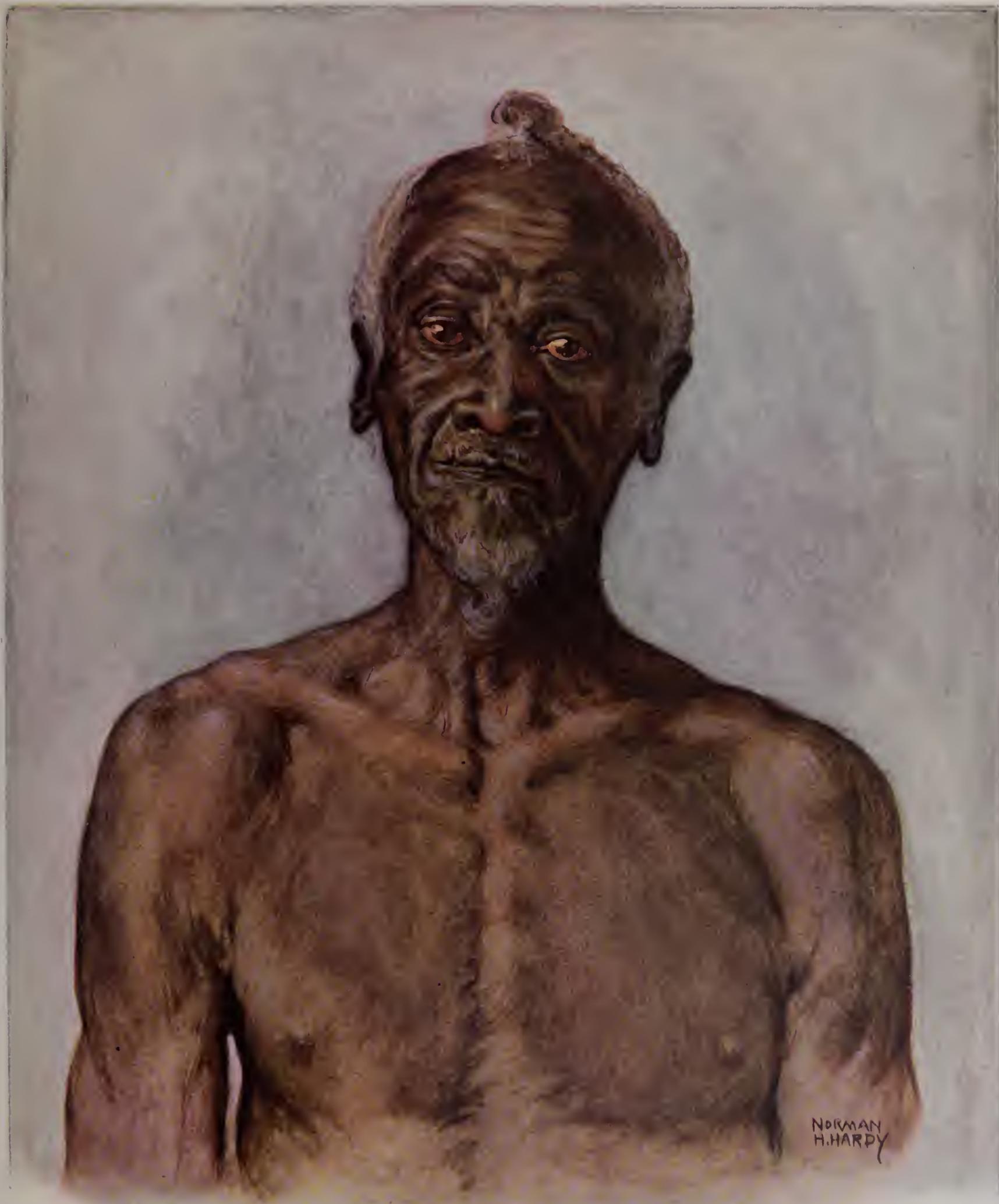




Établ^s Jean Malvaux sc.

FEMME IHUNGA





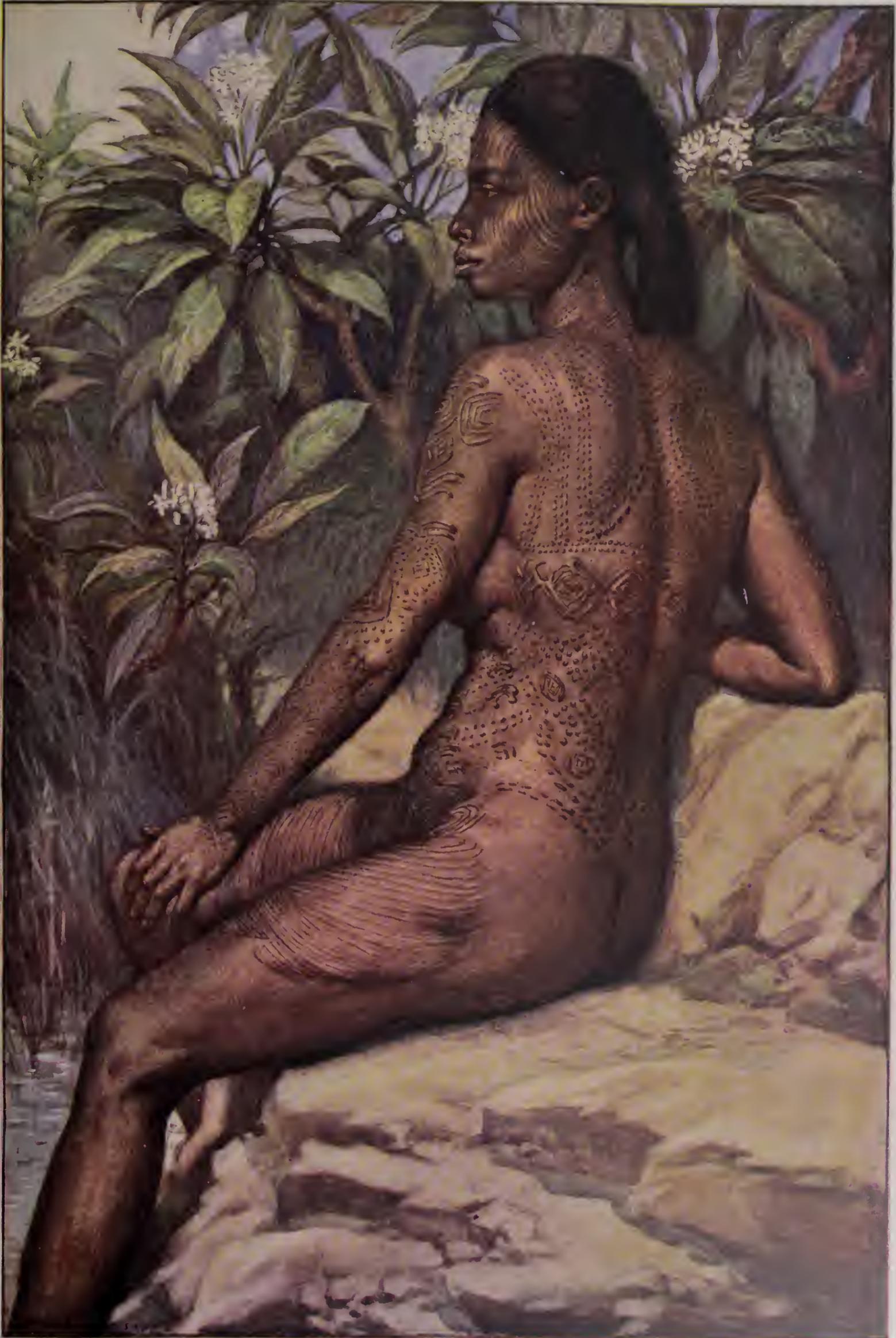
MALVAUX S A

Établ^s Jean Malvaux s. a.

YUMBE ENUNGU

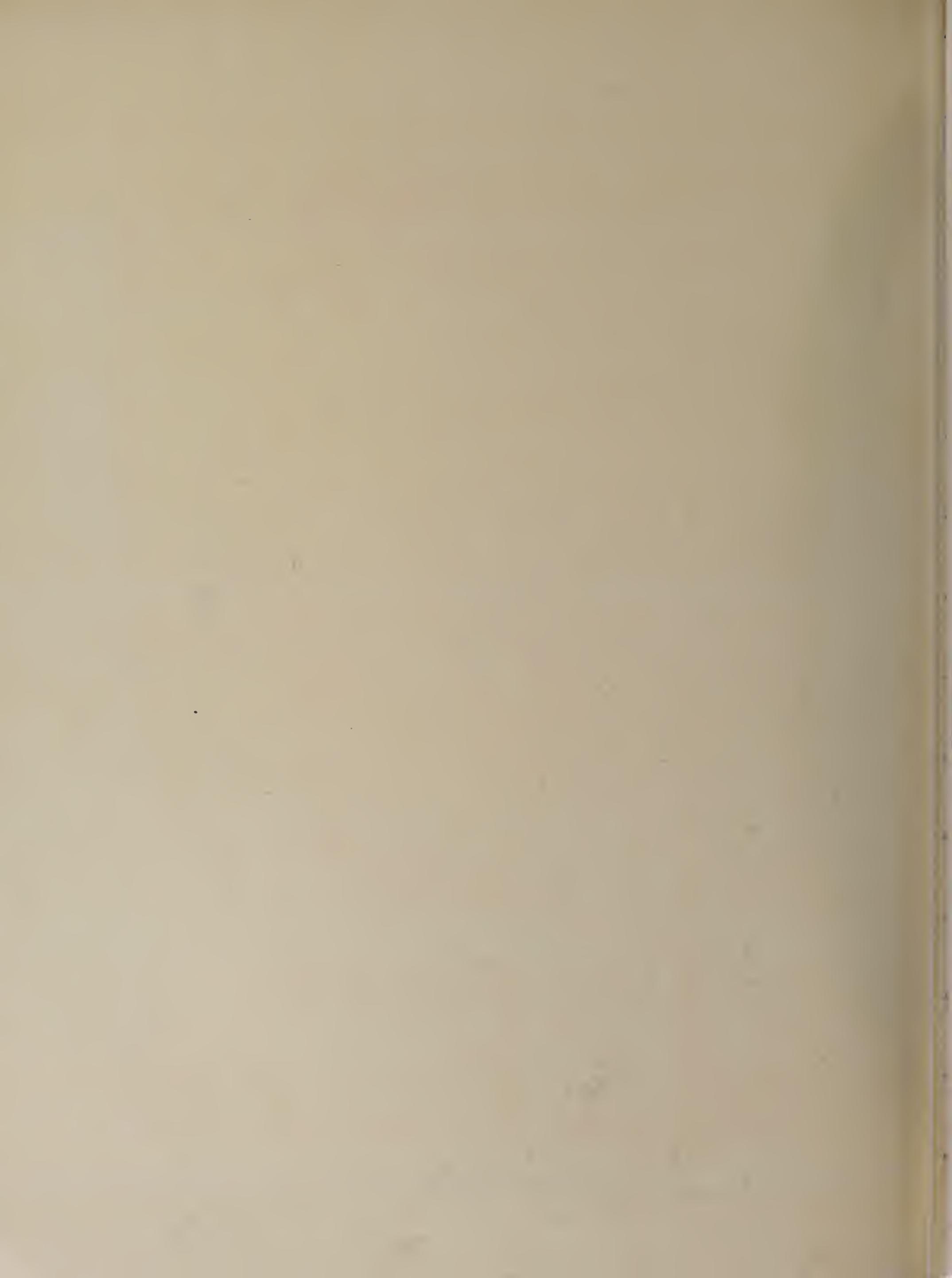
VIEILLARD SONGU.

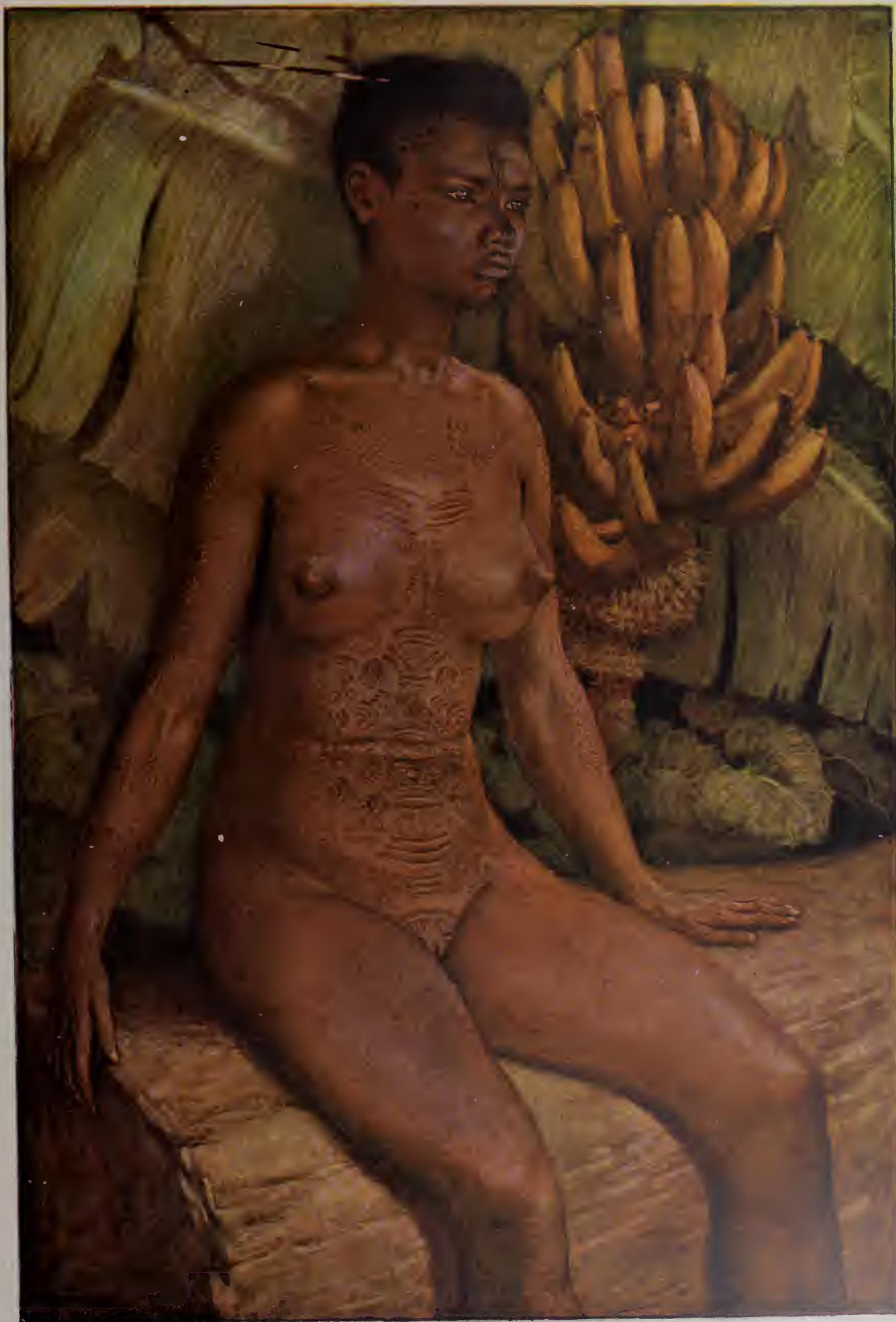




Établ^e Jean Malvaux sc.

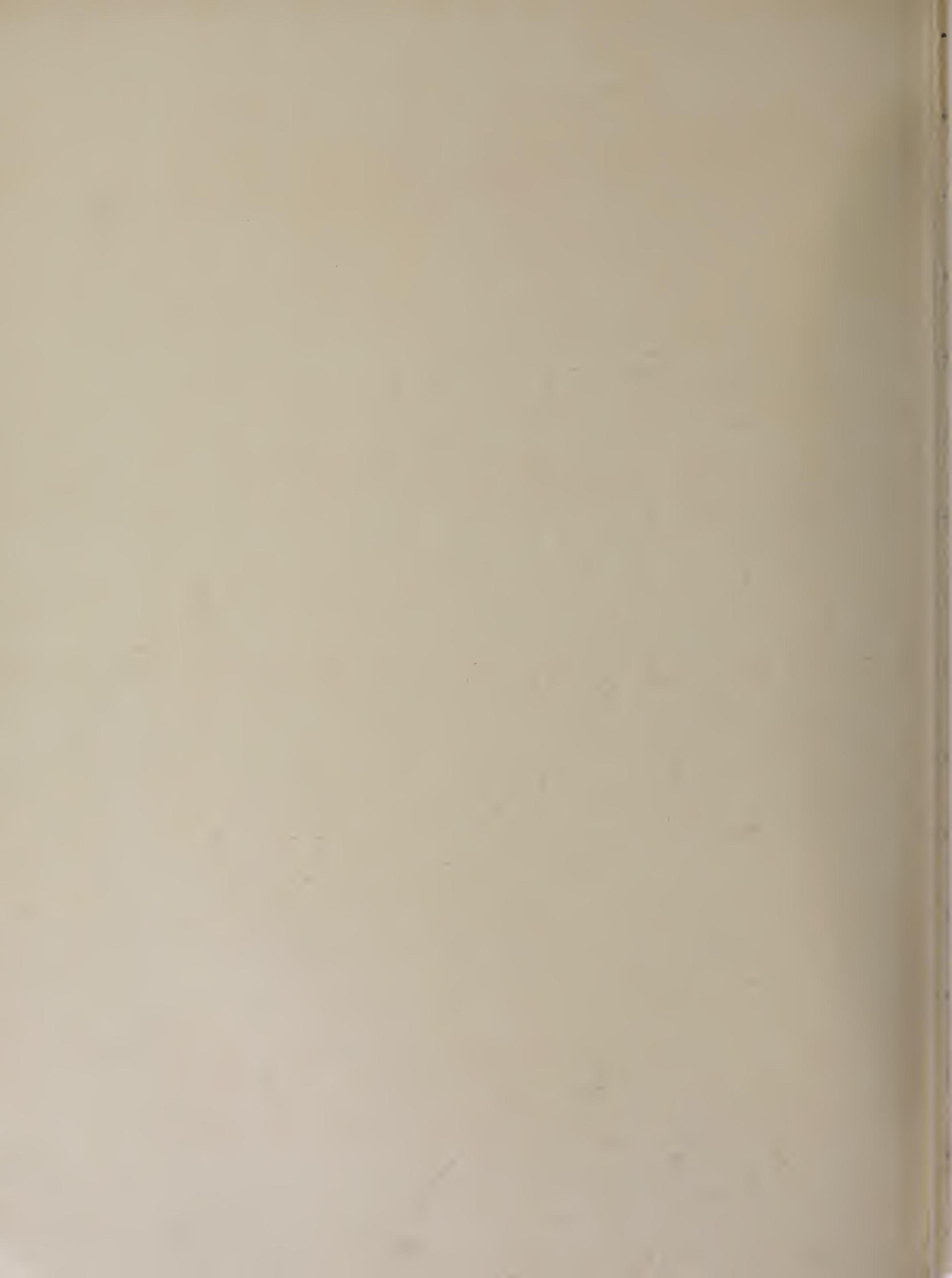
FEMME DE BATETELA DU NORD





Etabl^s Jean Malvoux sc.

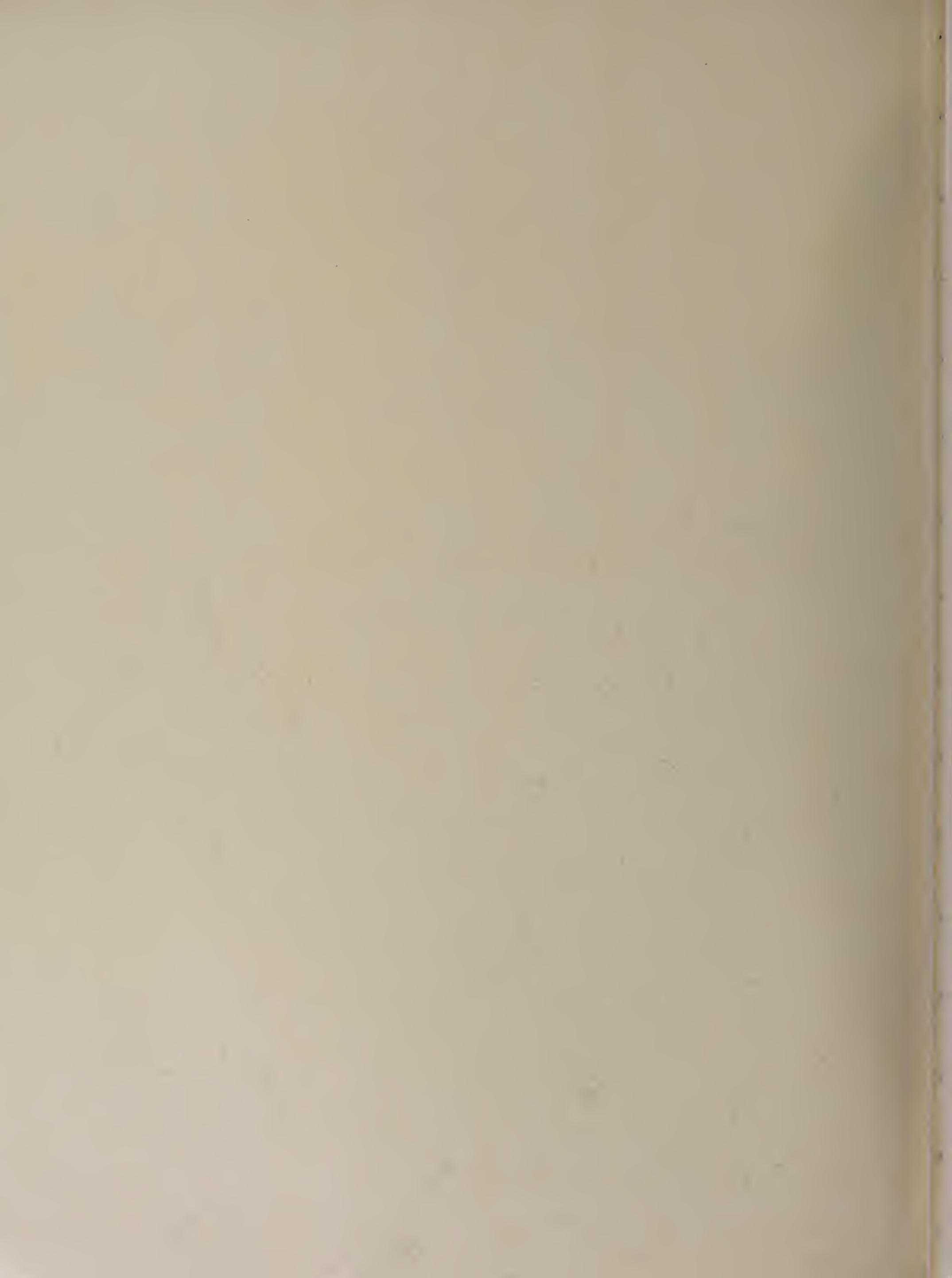
CICATRISATION ET TATOUAGE SUNGU

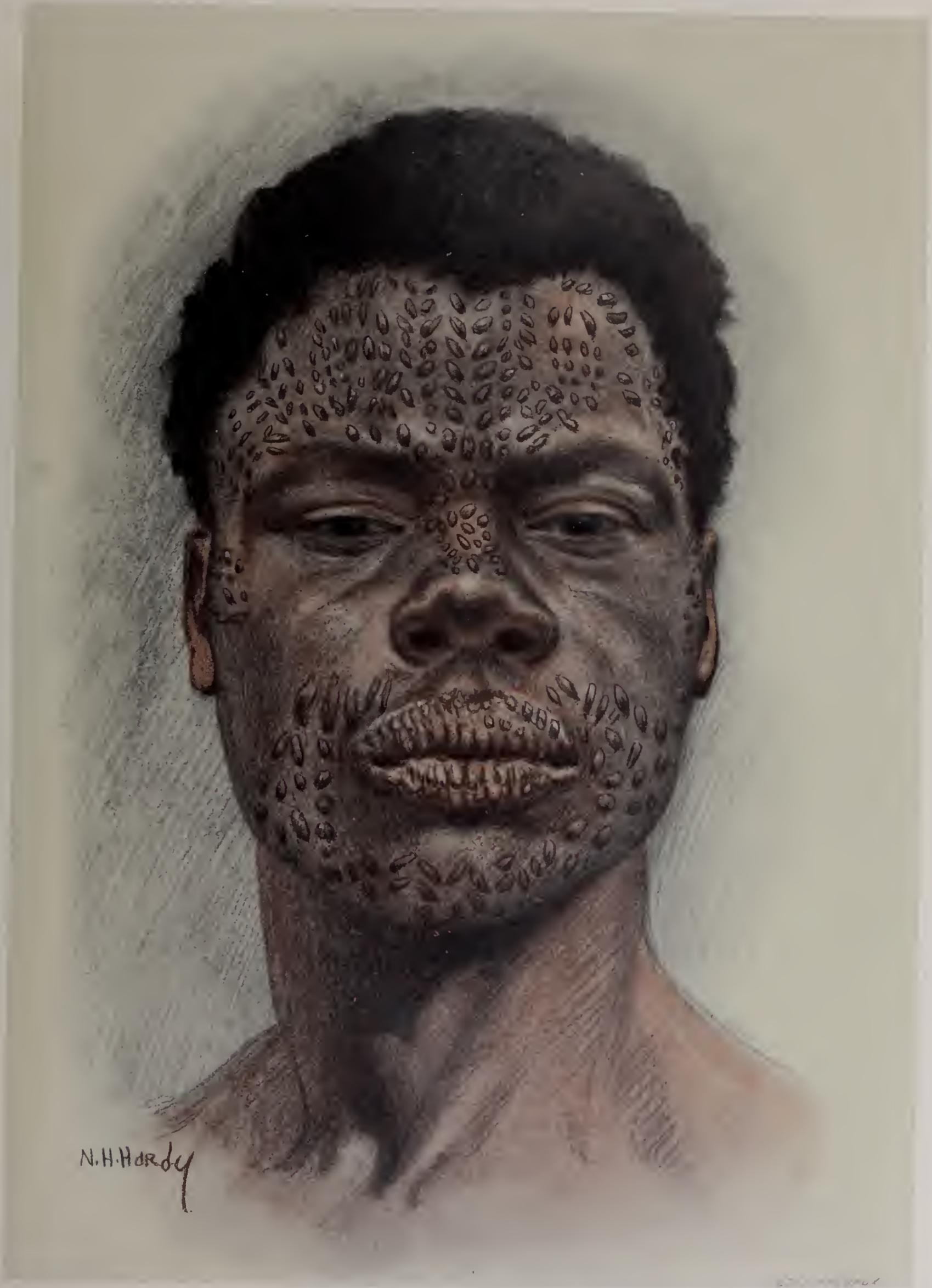




Établ^r Jean Malvaux sc.

BRAS D'UNE FEMME BATETELA





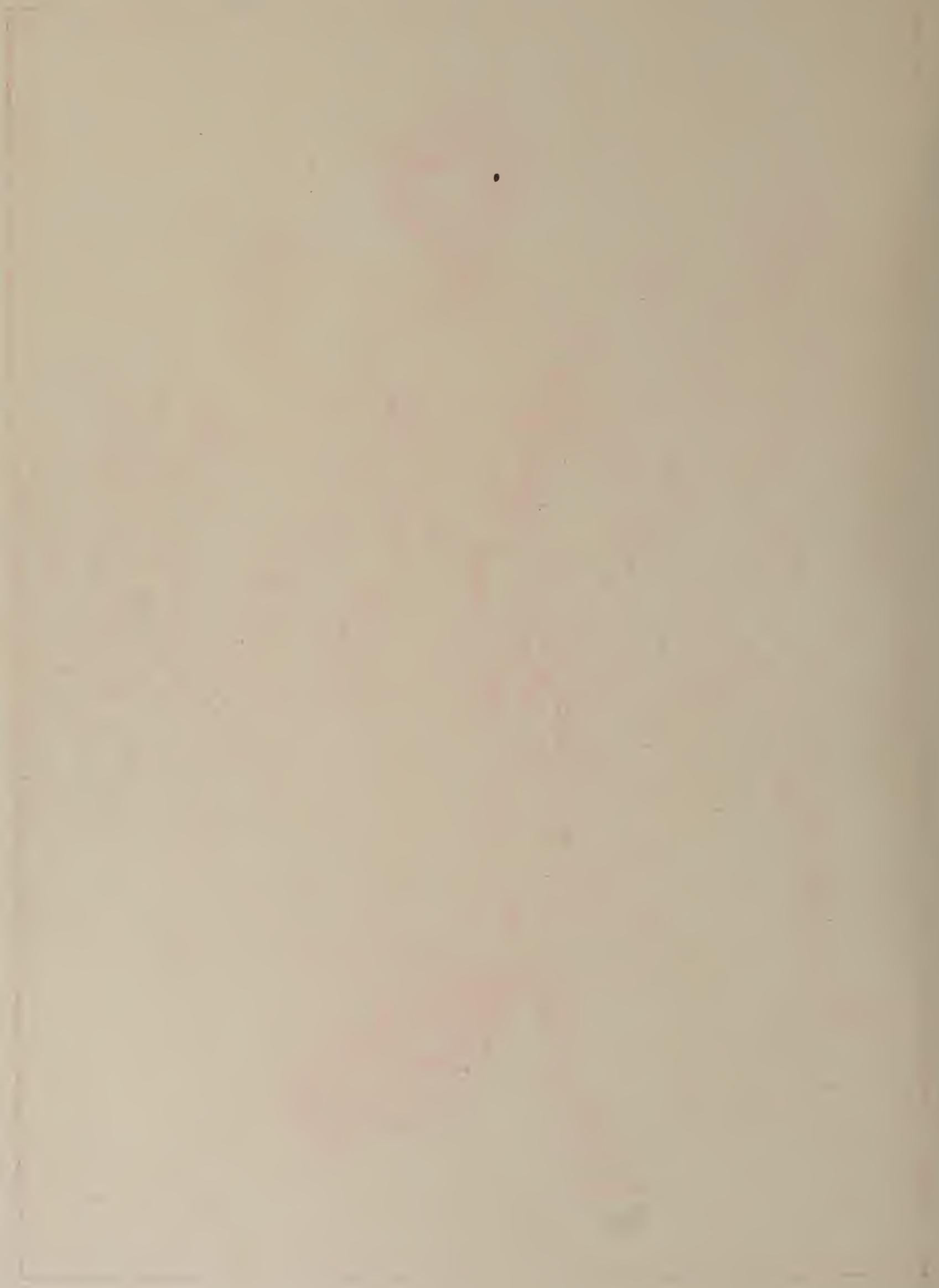
Établ. Jean Malvaux sc.

JEUNE HOMME TOFOKE



Etabl. Jean Malvaux sc.

BATTEURS DE GONG (SUNGU)





M. H. HARDY

Établ^e Jean Malvaux sc.

JEUNE HOMME DE LA TRIBU DES BAMBALA (DU SUD)



E. MALVAUX

Etabl. Jean Malvaux sc.

JEUNE FILLE DES BAMBALA (DU SUD)



Établ^e Jean Malvaux sc.

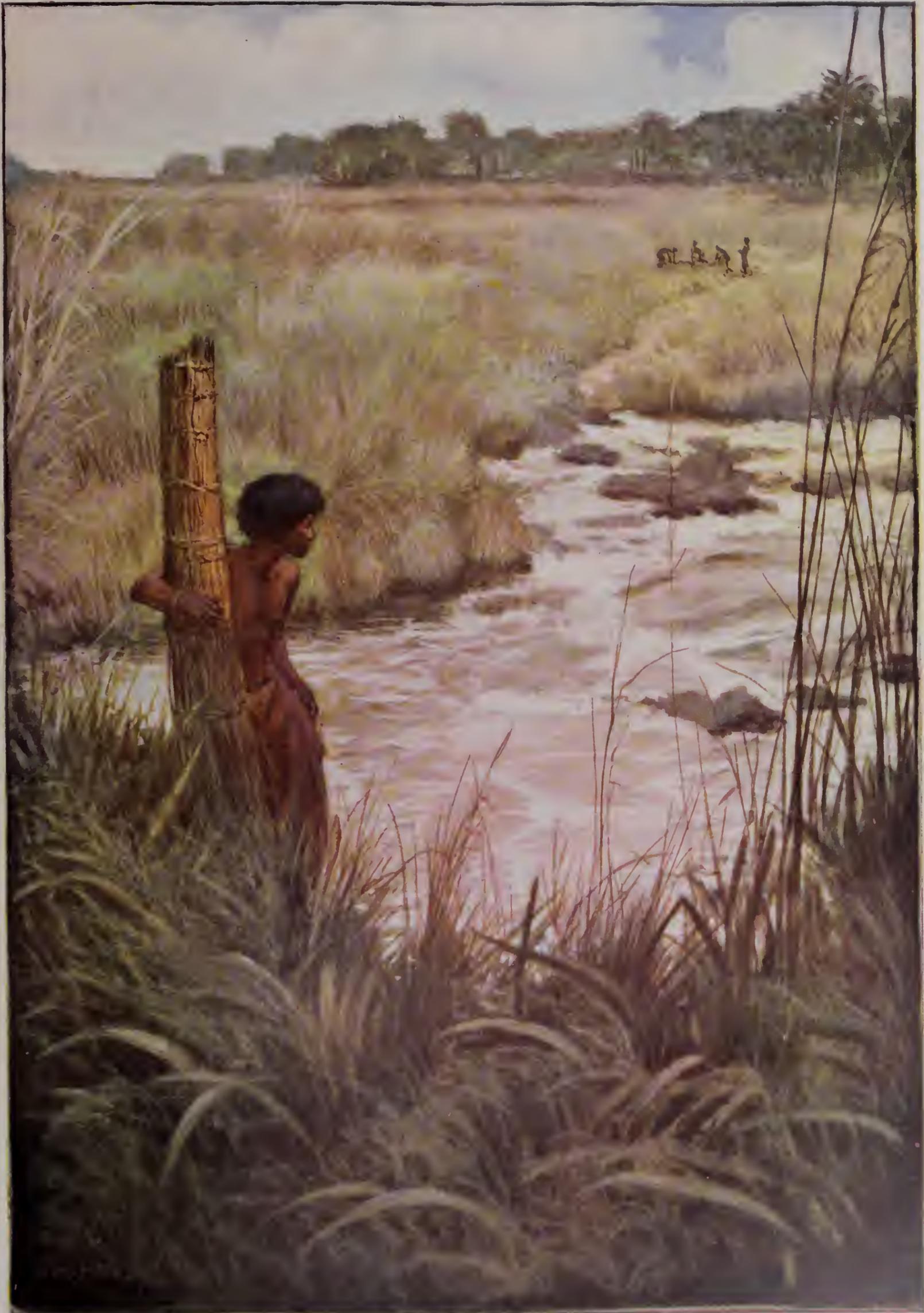
GUERRIERS BAMBALA (DU SUD)



L'habl - Jean Malvaux sc.

MARISAKA
FEMME BAMBALA (DU SUD)





Établ^e Jean Malvaux sc.

VANNIER BAPENDE





Établ^e Jean Malvaux sc.

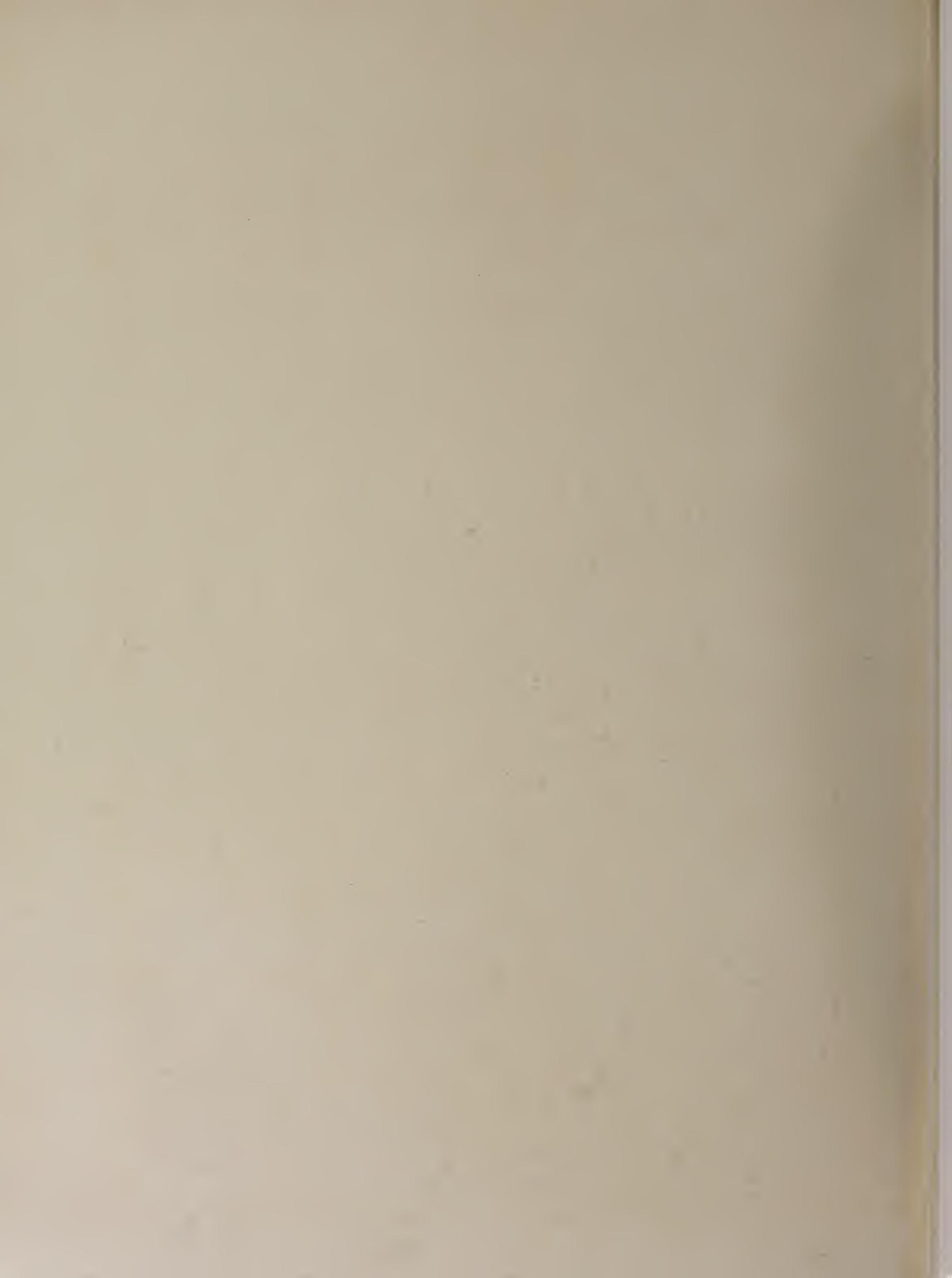
JEUNE FEMME BAPENDE

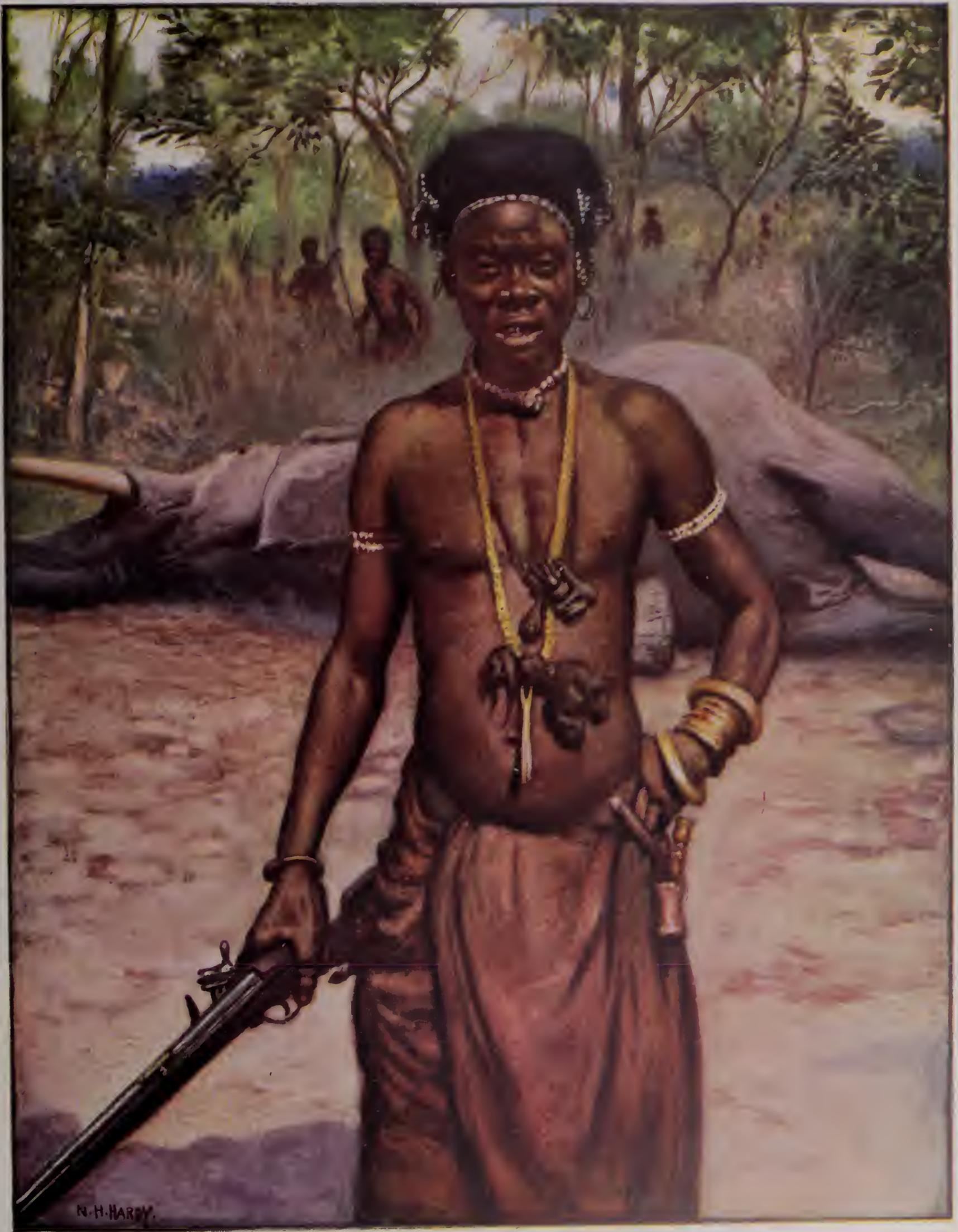




Etabl^{re} Jean Malvaux sc.

CASE BABUNDA





Etabl. Jean Malvaux sc.

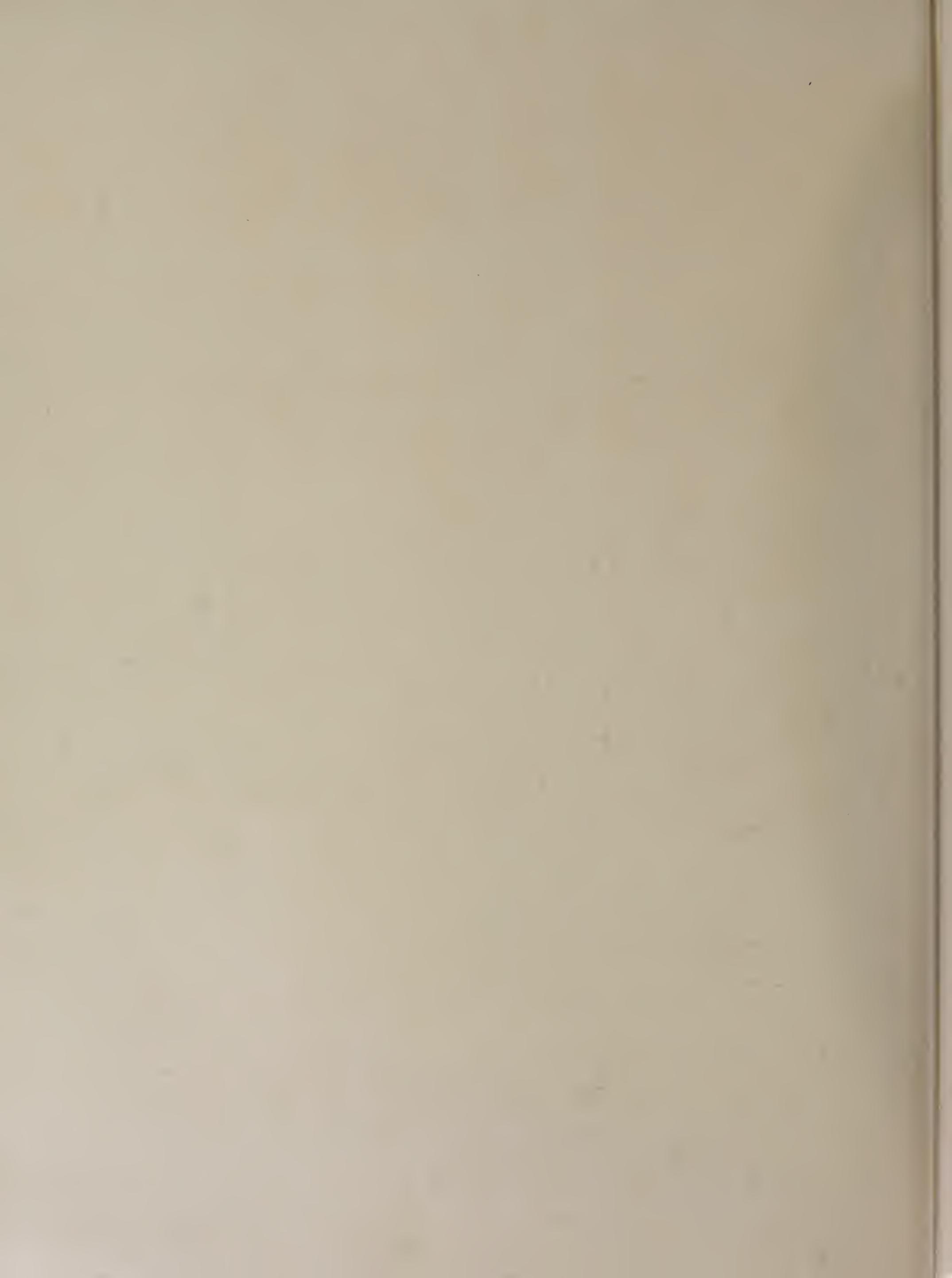
CHASSEUR D'ÉLÉPHANTS BADIJOK





Établ-Jean Malvaux sc.

INTÉRIEUR D'UNE CASE SONGU





ETHNOGRAPHIC ARTS PUBLICATIONS
1040 Erica Road
Mill Valley, California 94941 U.S.A.
(415) 383-2998 or 332-1646

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00727 9215

